

Bretons sur Seine



The background features a stylized bar chart with a prominent central peak and a spiral graphic to its right. The chart consists of several vertical bars of varying heights, with the tallest bar in the center. The spiral is a thick, white line that starts from the center and winds outwards. The entire graphic is set against a background of horizontal lines.

**Rois et saints bretons
à Paris**

Un roi de Bretagne à Paris

Le premier roi liant les Bretons à Paris n'est pas breton mais franc. Il s'agit de Childebart I^{er}, roi de Paris de 511 à 558, royaume qu'il reçut de son père, le célèbre roi mérovingien Clovis. C'est chez lui, donc à Paris, que Judual, jeune roi de Domnonée (correspondant au nord de la Bretagne), se réfugia lorsque Conomor lui ravit son trône. C'est aussi dans cette cité que saint Samson, le fondateur de l'évêché de Dol, se rendit pour convaincre avec succès Judual de rentrer en Bretagne. Childebart comprit que, pour faire de sa capitale un des plus puissants phares de la Chrétienté, attirant fidèles, populations et richesses, il se devait de disposer de hauts lieux de prières, de saintes reliques et de saints hommes. Il initia ainsi la construction de Notre-Dame de Paris. Les religieux les plus vénérés étaient alors ces saints brittoniques. Childebart les couvrit de faveurs : saint Samson reçut

l'abbaye de Pental en Normandie ; saint Armel, membre de sa Cour, reçut une abbaye en Ille-et-Vilaine. C'est encore à sa Cour que se rendit saint Pol Aurélien, à la demande du comte Withur qui tenait son autorité sur le Léon du roi. C'est là que Pol reçut son évêché de Saint-Pol-

◆ Son nom vient du vieux breton ludoc, qui a donné la forme latine Judocus, les formes romanes Judoce et Josse.



◆ Son nom vient du vieux breton ludoc, qui a donné la forme latine Judocus, les formes romanes Judoce et Josse.

de-Léon, soit une centaine de domaines exemptés d'impôt.

Un roi de Bretagne vint à Paris : saint Judicaël, reconnu par les Bretons comme roi vers 615. En 636, saint Éloi, alors ministre des Finances du roi mérovingien Dagobert, réussit à le faire venir à Clichy. Judicaël aurait échangé des cadeaux et un traité de paix avec le roi Dagobert. Il aurait refusé de loger dans un palais aménagé pour lui mais aurait choisi la demeure d'un conseiller du roi Dagobert, Dadon, qui devint plus tard saint Ouen, archevêque de Rouen. Ce dernier aurait tellement fait rappeler au prince breton sa vie monastique à l'abbaye de Gaël qu'à son retour il décida d'y retourner après avoir abandonné son trône à son fils, Alain II. Par contre, son frère Josse resta à Paris pour parfaire ses études. On l'envoya en ambassade auprès du duc de France

maritime qui, après qu'il fut ordonné prêtre, lui donna un ermitage chez lui à Montreuil. Pour rappeler le passage de ce célèbre saint, une église fut édifiée. Elle disparut à la Révolution.

Vers 630, sous le règne du roi Dagobert, il refuse la succession de son frère, et part pour un pèlerinage vers Rome. Il est donc avec son frère à Paris. Il s'installe vers 643 à Brahic non loin de Montreuil, vers 652 à Runiac (Saint-Martin-d'Esquincourt), et enfin vers 664 à Schaderias (Saint-Josse-sur-Mer) à l'embouchure de la Canche, à 7 kilomètres à l'ouest de Montreuil, où il installe son ermitage. Il meurt en 669 et est inhumé à Schaderias, qui prit son nom, et où un monastère fut bientôt construit sous le nom de Saint-Josse.

Le culte de saint Josse se répandit dans toute l'Europe, et l'on compte jusqu'à 55 lieux de culte, y compris au Danemark, en Suisse, en Autriche, en Allemagne, en Grande-Bretagne.

Les reliques des saints à Paris

Dans les premières années du règne du roi des Francs, Lothaire, soit vers 955, la situation en Bretagne devint catastrophique. Le duc de Bretagne, Alain Barbetorte, laissa à sa mort un enfant, Drogon, comme héritier, sous la régence du très puissant comte de Blois qui gouvernait tout le nord de la Francie occidentale, mais Thibaut de Blois, plus pré-occupé par la défense de ses territoires



◆ Son nom vient du vieux breton ludoc, qui a donné la forme latine Judocus, les formes romanes Judoce et Josse.

de l'Est, abandonna la Bretagne orientale aux combats que s'y livraient le duc de Normandie, un Viking, le vicomte d'Angers et le comte de Rennes. Les Danois en profitèrent pour s'installer sur les riches côtes bretonnes. Nantes fut prise et ses habitants réduits en esclavage. L'évêque d'Alet, près de Dinard, Salvator, se réfugia, avec les reliques de saint Malo, le patron de son évêché, dans l'abbaye de Léhon dédiée à saint Magloire, mais cet asile se révéla bien vite insuffisant. L'abbé de Saint-Magloire, l'évêque, des moines et des prêtres quittèrent leur refuge avec ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs livres et les châsses contenant les reliques de leurs saints. Ils arrivèrent à Dol, puis à Bayeux, très certainement à Montreuil-sur-Mer, et enfin, poussés par les ravages vikings, à Paris, après avoir erré durant trois ans.

Pourquoi Paris ? D'autres reliques de saints brittoniques s'y trouvaient tels celles de saint Guenault ou Gwenaël, saint breton, second abbé de Landévennec en 532.



◆ Successeur durant sept ans de saint Guéno à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.

Ces reliques auraient ensuite quitté la cathédrale de Vannes pour les protéger du danger viking. Le vicomte Teudon le Riche de Paris leur aurait donné asile dans sa villa de Courcouronnes. Mais les Saxons amenés dans la région parisienne par le roi de Germanie, Othon I^{er}, se rebellèrent et assiégèrent Paris. Le vicomte de Paris les transféra dans une collégiale qu'il fit construire dans son château de Corbeil. Elles étaient enfermées dans une châsse placée au-dessus du maître-autel de l'église qui portait le nom du saint, mais elles ont été perdues lors de la Révolution, et l'église ne subsiste plus. Par contre, en 1660, l'évêque de Vannes réussit à en obtenir une partie qui se trouve toujours aujourd'hui dans la cathédrale de Vannes.

Durant leur périple, les prélats et leur entourage rencontrèrent d'autres religieux bretons en exil, venant de Dol, portant les reliques de saints, comme celles de saint Lunaire ou saint Samson. Certains s'installèrent à Orléans, d'autres à Beaumont-sur-Oise ou demeurèrent à Montreuil. Paris semblait un endroit plus sûr et le jeune et puissant duc des Francs, Hugues Capet, les y accueillit. Comme la paix ne revenait pas, les religieux bretons demandèrent à Hugues une église pour y déposer durablement leurs reliques. Hugues Capet, trop content de disposer de ces reliques parmi les plus célèbres de la Chrétienté, source à l'époque de développement économique car elles n'allaient pas manquer d'attirer les pèlerins, leur donna en 960 la chapelle du palais des comtes de Paris, dédiée à saint Barthélemy. Il fit de



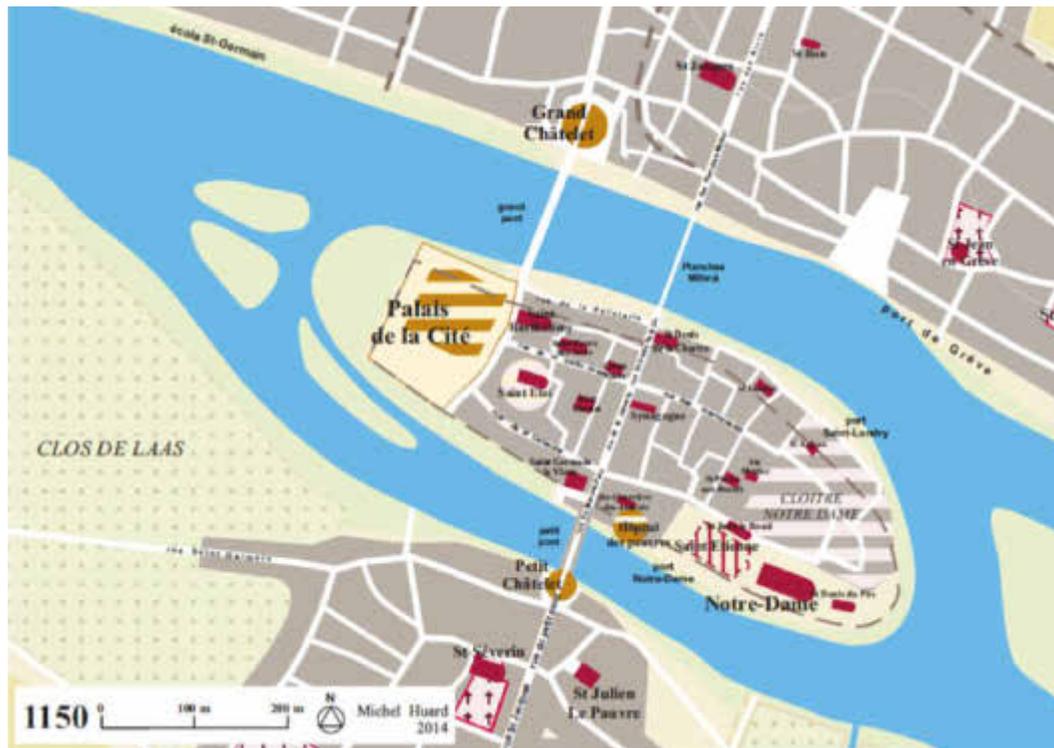
◆ Successeur durant sept ans de saint Guéno à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.



ce lieu non seulement l'église de l'abbaye royale Saint-Magloire de Paris mais aussi l'église paroissiale de l'île de la Cité, soit le cœur de Paris. Cette église se situait dans l'axe du pont au Change, à l'emplacement actuel du boulevard du Palais.

En 1138, les moines de Saint-Magloire quittèrent l'île de la Cité pour la rive droite de la Seine et leur chapelle Saint-Georges prit le nom de Saint-Magloire. Cette église, détruite en 1795, était sise rue Saint-Denis, au numéro 166. En 1572, sur ordre de Catherine de Médicis, ils abandonnèrent ce lieu pour habiter le séminaire Saint-Magloire, rue Saint-Jacques, près de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Les reliques y furent enterrées au moment de la Révolution et retrouvées en 1835 lors de la pose d'un autre maître-autel. En 1936, Dom Alexis Presse refonda l'abbaye de Boquen dans les Côtes-d'Armor. Il obtint de l'archevêché de Paris le retour des reliques qui se trouvent depuis 1953 à Boquen, dans deux châsses qui contiennent ainsi les reliques de saint Lunaire, saint Magloire, saint Samson et saint Maudez (un os et un bras).

Par contre, les reliques de saint Malo, en 1572, ne rejoignirent pas la nouvelle abbaye Saint-Magloire, mais celle de Saint-Victor. Dans une châsse de cuivre, on pouvait voir un corps presque entier, à l'exception cependant de la tête, d'un bras qui avait été rendu à la cathédrale de Saint-Malo, de quelques ossements donnés à l'église Saint-Maclou de Pontoise, et d'une côte qu'obtint la ville de Bar-sur-Aube. Celles qui étaient à Saint-Victor furent détruites ou dispersées lors de la suppression de cette abbaye en 1791.



◆ Successeur durant sept ans de saint Guéanolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.

Saint Maudez

Les reliques de saint Maudez trouvèrent aussi refuge à Paris vers 878, lors des attaques des Vikings dans les environs de Tréguier, dans une petite chapelle dans la forêt de Vincennes. Un prieuré fut bientôt construit à proximité, portant le nom de Saint-Mandé, dépendant de l'abbaye de Saint-Magloire. Un village se développa autour puis une agglomération qui prit le nom de Saint-Mandé, qu'elle porte encore aujourd'hui.

◆ Successeur durant sept ans de saint Guéanolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après .



Saint Lunaire

Saint Lunaire ou Leonor ou Lormel (VI^e siècle) ou Launeuc ou Lormel est un prince armoricain, fils du roi Hoël et frère de saint Tugdual. Éduqué par saint Ildut dans le pays de Galles, avec d'autres moines, il défricha une grande forêt dans l'estuaire de la Rance et se rendit à Paris pour se voir confirmer le don de cette terre par le roi Childebert. À son retour, il devint sans doute évêque d'Alet.

◆ Successeur durant sept ans de saint Guéanolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après .



Saint Magloire

Saint Magloire, né au pays de Galles et lui aussi éduqué par Ildut, succéda à son cousin Samson à la tête de l'évêché de Dol. Vers la fin de sa vie, il se retira à l'île de Sercq où il mourut, vers la fin du VI^e siècle. Lorsque le monastère de Léhon fut construit près de Dinan, les moines n'hésitèrent pas à aller chercher son corps pour le rapatrier sur le continent. Ainsi fut fondée l'abbaye Saint-Magloire-de-Léhon, qui fut pendant plusieurs siècles un prieuré rattaché à l'abbaye de Marmoutiers (près de Tours, Indre-et-Loire).



Saint Malo

Saint Malo, disciple de saint Brendan, serait aussi originaire de Glamorgan dans le pays de Galles. Il traversa la Manche et s'installa sur une île en face d'Alet. Il organisa la vie religieuse dans la région et dans l'ancienne cité des Coriosolites. Des conflits fonciers l'obligèrent à se réfugier auprès de l'évêque de Saintes où il mourut vers 640.

◆ Successeur durant sept ans de saint Guéanolé à l'abbaye de Landévennec.

Saint Maudez

Saint Maudez, peut-être prince irlandais, se rendit en Bretagne pour rencontrer saint Samson et saint Tugdual. Il rejoint un ermitage à Lanmodez (Côtes-d'Armor) puis créa un monastère dans l'île Saint-Maudez, proche de celle de Bréhat.

Saint Samson

Saint Samson serait né dans la région du Glamorgan actuel (sud-ouest du pays de Galles). Élève d'Ildut, il devint évêque en Irlande puis résida dans une grotte dans les Cornouailles, traversa la Manche pour arriver à Plougasnou et s'installa à Dol. Il intervint auprès du roi Childebart pour restaurer sur son trône breton Judual. Il est attesté au IIIe concile de Paris.

◆ Successeur durant sept ans de saint Guénolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après.



Abélard et les intellectuels bretons à Paris

Cela peut paraître étrange à certains, mais le Paris intellectuel doit beaucoup aux Bretons. Et cela n'est guère étonnant lorsque l'on sait que très tôt, de très nombreuses paroisses bretonnes avaient les moyens de financer des écoles qu'au XIX^e siècle on nommait les écoles communales et qu'aujourd'hui on désigne sous le nom d'écoles primaires. Les meilleurs éléments avaient le droit de

◆ Successeur durant sept ans de saint Guénolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.

partir étudier dans les plus grands collèges, c'est-à-dire dans les écoles supérieures qui formèrent les universités. Certains Bretons sont attestés très tôt dans certaines d'elles dans le royaume de France. Le plus célèbre d'entre eux fut Abélard.

Abélard à Paris

Pierre Abélard, fils de Béranger, seigneur du Pallet, au sud de Nantes, place forte alors sur la frontière bretonne avec le Poitou, appartenait à l'aristocratie bretonne. La famille d'Abélard était très proche des ducs de Bretagne. Son père accompagna vers 1115 le duc Alain IV lorsque celui-ci se retira dans l'abbaye de Redon, tandis que sa mère accompagna la duchesse Ermengarde au couvent royal de Fontevraud. Leur fils fut envoyé à 11 ans étudier à Chartres puis à Loches. En 1100, à Paris, il suivit les cours d'un des plus grands intellectuels de la Chrétienté, Guillaume de Champeaux, archidiacre du chapitre cathédral de Paris et écolâtre (soit professeur) de l'École du Cloître. C'est sans doute là qu'il reçut son surnom d'Abélard, qui viendrait peut-être de Ab, fils de, et d'el ard, l'ange, soit la seconde partie du prénom Béranger. Deux ans plus tard, il devint lui-même écolâtre de Melun, c'est-à-dire maître des écoles du chapitre de la collégiale Notre-Dame. En 1104, il dirigea l'école de Corbeil. En 1107, épuisé par les études, il rentra chez lui au Pallet. Après un an de repos, il revint à Paris pour écouter les leçons de Guillaume de Champeaux qui s'était retiré dans l'oratoire de Saint-Victor, en face de l'île de la Cité. Abélard ruina, lors d'une de ses leçons, la doctrine des universaux de Champeaux.

Les individus en tant que tels n'étaient plus selon lui un effet de la corruption du monde. Leur véritable être était en Dieu. Ainsi, les individus avaient de l'importance et avaient donc le droit d'être libres, mais aussi d'être seuls responsables.

Abélard fut à l'origine de l'immense célébrité et influence de l'université de Paris sur le droit. En effet, les docteurs de cette université appliquèrent cette notion de responsabilité, c'est-à-dire de culpabilité fondée sur l'intention et non sur le seul fait, ce qui constitue le fondement du droit moderne. Disposant d'une expertise reconnue en « décret », ces docteurs disposaient d'une autorité supérieure sur toutes les décisions, même du roi et surtout alors même du pape. Un Breton est donc à l'origine de la supériorité de l'université de Paris mais aussi du Parlement de Paris.

Champeaux fut totalement discrédité par l'enseignement d'Abélard. Lorsqu'il apprit qu'Abélard allait le remplacer en tant qu'écolâtre de l'école cathédrale du Cloître de Paris, il en appela au roi de France et à son Premier ministre, Suger, alliés au pape pour imposer la réforme grégorienne. Abélard, dont une grande partie du patrimoine familial reposait sur des fonctions ecclésiastiques héréditaires, dut quitter Paris pour Melun. Cependant, son protecteur, Étienne de Garlande, retrouva la faveur du roi et devint chancelier (ministre de la Justice) du royaume. Il permit à Abélard d'installer sa propre école sur la montagne Sainte-Geneviève, non loin de son abbaye. Les étudiants affluèrent de partout mais Abélard choisit de partir approfondir ses



◆ Successeur durant sept ans de saint Guéanolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.

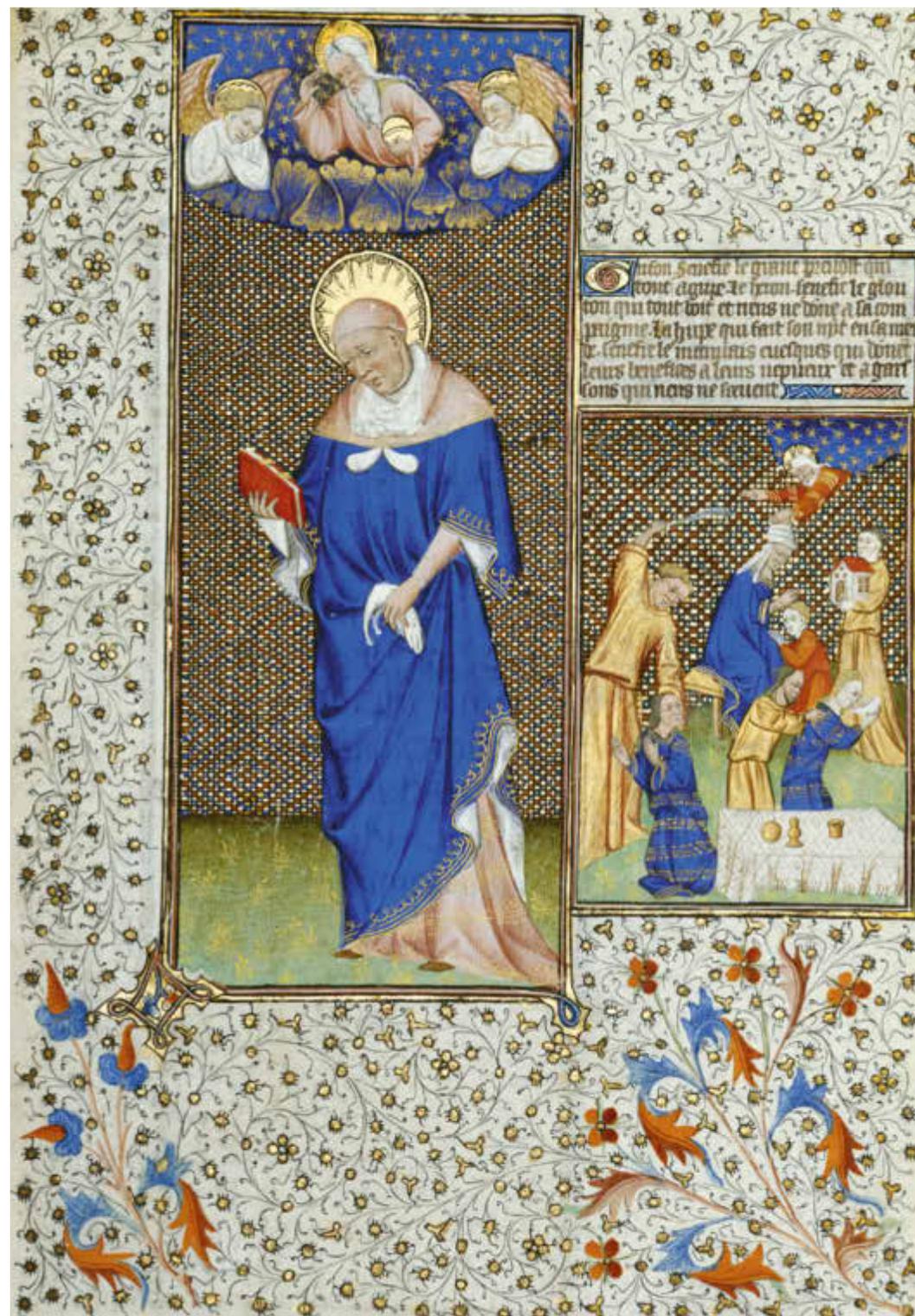
liation dans le prieuré de Saint-Marcel entre Abélard et Bernard de Clairvaux. C'est là qu'Abélard mourut le 21 avril 1142.

Les intellectuels bretons à Paris

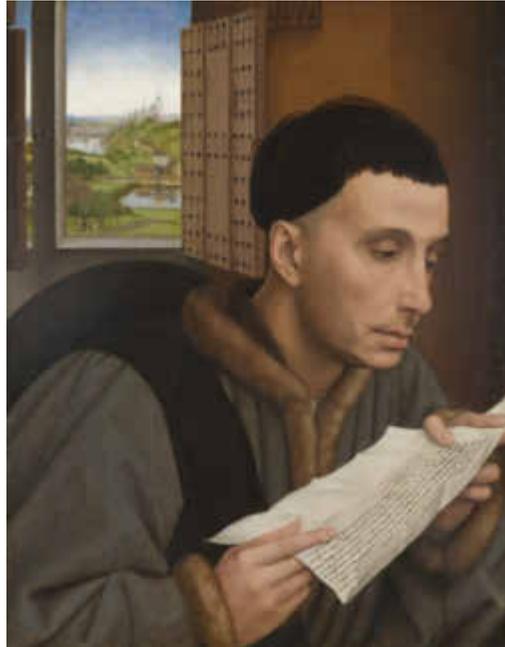
Saint Maurice Duault, dit aussi Maurice de Carnoët, a dû rencontrer à Paris Abélard. Il est né vers 1113 ou 1115 au village de Kerbarth en Croixanvec, près de Loudéac. Après avoir fait ses études à Pontivy, il partit pour Paris où il fut lui aussi écolâtre, c'est-à-dire maître avec le droit d'enseigner. Il ne suivit ni les idées ni le même trajet qu'Abélard. À 23 ans,

il décida de devenir moine cistercien, et donc de suivre la voie de Bernard de Clairvaux, dans l'abbaye bretonne de Langonnet, au sud de Carhaix. Il y devint abbé. En 1175, avec une douzaine de moines, il quitta son abbaye pour en fonder une autre à Clohars-Carnoët. Son procès de canonisation n'aboutit pas, mais pour les Bretons, ses miracles en firent un saint.

◆ Successeur durant sept ans de saint Guéanolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.



Par contre, le patron de la Bretagne et des gens de justice, saint Yves Hélyor, est reconnu par l'Église catholique comme un saint. Il serait né le 17 octobre 1253 au manoir de Kermartin, à Minihy, près de Tréguier, au sein d'une famille de petits seigneurs. Alors âgé de 14 ans, son professeur, Jean de Kergoz, prêtre de la paroisse de Pleubian, l'accompagna à Paris pour qu'il y suive des études de théologie. À 18 ans, il y obtint sa licence avant d'être maître, puis docteur en théologie. Il obtint également à 24 ans son doctorat en droit, à la Faculté de droit de Paris aussi appelée « Faculté de décret » (Consultissima decretorum, le décret était la partie du droit qui ne relevait pas des tribunaux ecclésiastiques, c'est-à-dire le droit civil et le droit pénal du roi). Il partit ensuite à Orléans pour y continuer ses études. Trois ans après, il revint en Bretagne où l'évêque de Tréguier l'ordonna prêtre et le nomma curé de paroisse près de chez lui. Là, il aurait vécu de peu, s'occupant des pauvres, prêchant en breton. Il mourut le 19 mai 1303 dans son manoir familial. Ses obsèques eurent lieu dans la cathédrale de Tréguier où se trouve aujourd'hui son mausolée. Jeanne de Penthièvre, comtesse de Penthièvre et de Tréguier, duchesse de Bretagne à partir de 1341, parvint à obtenir sa canonisation le 19 mai 1347 par le pape Clément VI. À Paris, saint Yves reçut de la part des universitaires, surtout d'origine bretonne, une dévotion toute particulière. Ils y constituèrent une confrérie de Saint-Yves et élevèrent une chapelle en son honneur. La première pierre de la chapelle, située en plein quartier des Écoles, non loin des rues du Feurre et du Clos-



◆ Successeur durant sept ans de saint Guérolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.

Bruneau, fut posée par le roi Jean II le 3 mai 1352. Elle fut consacrée le 29 septembre 1357 lors d'une cérémonie en présence de l'évêque de Tréguier et d'au moins deux futurs maîtres bretons de théologie, Jean de Kerloret et Jean Morice de Keroulay. La chapelle fut mise en vente par les révolutionnaires comme bien national en mai 1793 et démolie en 1825. Des restes de cette chapelle furent découverts en 1928 à la hauteur de l'actuelle rue Saint-Jacques. Quant à la confrérie, ses statuts furent approuvés par l'évêque de Paris le 30 décembre 1348. Quelques jours plus tard, un maître spirituel, un « abbé » fut choisi. On prit le plus éminent représentant de la Faculté de droit de Paris, le Breton, originaire de Porspoder dans le Léon, Henri Bohic.

Henri Bohic

Il serait né peu après la mort de saint Yves dans le Léon au sein d'une famille de seigneurs aisés. Il suivit les traces de son oncle, Even Bohic, doyen du chapitre cathédral de Paris, qui l'accueillit dans le nouveau collège de Léon. Il devint docteur en droit après avoir soutenu sa thèse sur les décrétales (les décisions sur le droit) de Grégoire IX promulguées en 1234. Sa thèse sera publiée sous le titre *In quinque decretalium libros commentaria*, ce qui constitue une véritable révolution. L'université de Paris affirmait en effet son droit de juger des affaires ecclésiastiques et sa supériorité sur le droit

canon. Elle se dit donc supérieure au pape. Ce commentaire sera un des trois sujets d'examen du doctorat de droit jusqu'en 1679. En 1334, Henri Bohic installa son office de juriste dans la paroisse Saint-Benoît, et travailla pour une des plus grandes fortunes féodales bretonnes, Hervé VII de Léon, qui détenait aussi des fiefs dans la région parisienne. Très célèbre, Henri Bohic devint « abbé » de la chapelle Saint-Yves en 1348. En 1349, son parent, Guillaume Bohic devint régent de l'université de Paris. La confrérie assurait la gestion matérielle et morale de la chapelle Saint-Yves. Les comptes du début du xv^e siècle qui nous



◆ Successeur durant sept ans de saint Guérolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.

LES COLLÈGES BRETONS DE PARIS

Quatre collèges furent fondés à Paris afin d'accueillir les étudiants bretons : celui du Plessis-Balisson en 1322, ceux de Cornouaille, de Léon et de Tréguier en 1325.

Le collège du Plessis était situé au n° 115 de la rue Saint-Jacques, tout près du collège Louis-le-Grand. Ses bâtiments furent détruits en 1864 et sur son emplacement a été construit la partie nord du lycée Louis-le-Grand actuel (soit le cours Molière). Ce collège fut fondé par Geoffroy du Plessis-Balisson, appartenant à une famille seigneuriale de la paroisse de Ploubalay, près de Dinan. Geoffroy fut le conseiller du roi de France et l'exécuteur testamentaire d'Isabelle d'Aragon, la mère du roi Philippe le Bel. Il servit souvent d'intermédiaire entre le roi et le pape. Aussi disposa-t-il de nombreux et riches revenus ecclésiastiques. En 1322, il transforma son hôtel de la rue Saint-Jacques en collège dit de Saint-Martin-au-Mont-de-Paris, afin d'accueillir les écoliers pauvres de plusieurs diocèses dont celui de Saint-Malo, fondation que confirma en 1326 le pape Jean XXII. Geoffroy mourut en 1332 à l'abbaye de Marmoutier où il s'était retiré. C'est cette abbaye qui dirigea pendant trois cents ans le collège du Plessis. Sur ordre de Richelieu, il fut cédé à la Sorbonne en 1642. Sous la Terreur, il servit de prison. Après la Terreur, il servit à loger les professeurs de Louis-le-Grand. À la Restauration, en 1815, il appartint à cette école.

Le collège de Cornouaille fut fondé par Galeran Nicolas, en 1317, qui créa cinq bourses pour ses compatriotes de Cornouailles, mais il mourut avant d'avoir vu se réaliser sa fondation. Les étudiants furent alors accueillis dans les locaux du collège du Plessis. En 1379, Jean de Guestry, maître en médecine, médecin du roi, acheta pour eux une maison dans la rue du Plâtre et ajouta cinq bourses. En 1763, le collège fut réuni à celui du collège Louis-le-Grand.

Le collège de Léon fut fondé en 1325 grâce au don de l'archidiacre de Léon, Even de Kerobert ou Kerambert, afin de recevoir les étudiants de l'évêché de Saint-Pol-de-Léon. Even leur affecta l'un des deux bâtiments qu'il possédait en face du collège du Plessis, sur ce qui deviendra la place de Cambrai. Le bâtiment donnait, d'une part, sur la rue des Sept-Voyes où était sa principale entrée et, d'autre part, sur la rue d'Écosse, autrement dite rue du Four-Saint-Hilaire, juste en face du collège de Reims. Au xive siècle, le collège comptait 41 clercs, soit trois de moins qu'au siècle suivant. En sortirent des évêques et des abbés mais aussi des curés influents, tels Hervé de Kerlech, docteur et recteur de Plouider, Maurice de Pencalet, docteur ès décrets et recteur de Milizac, Yves Guidomar, licencié et recteur de Plounévez et Thomas Migam, aussi licencié et vicaire de Lesneven. Face aux coûts d'entretien, le riche seigneur de Kergroadès (de Bréles) décida le 25 avril 1575 de le donner au collège de Tréguier à condition de conserver deux bourses pour des étudiants léonards. En 1577, le Parlement de Paris accepta la fusion des deux collèges bretons.

Le collège de Tréguier avait été fondé place Cambrai le 20 avril 1325, par le testament de Guillaume de Coatmohan, originaire de Saint-Gilles-le-Vicomte, chantre de Tréguier, prieur d'Houdan, chanoine de Notre-Dame de Paris et conseiller au Parlement. L'une des maisons qu'il avait achetées fut aménagée pour accueillir huit écoliers boursiers du diocèse de Tréguier. Pour leur entretien, Guillaume lui légua les revenus des vignes qu'il possédait avec Eon de Kerambert, son ami, à Saint-Lazare, mais aussi à Suresnes, à Vanves.

En 1412, Olivier Doniou, ancien boursier du collège, devenu docteur en droit et régent (soit gouverneur) de l'université de Paris, ordonna par testament de créer sur ses biens six autres bourses. En 1416, l'évêque de Tréguier légua à son tour aux écoliers du collège, pour l'augmentation de leurs bourses, une maison située à Paris, rue des Petits-Champs, près de l'église Sainte-Honorée.



◆ Successeur durant sept ans de saint Guénolé à l'abbaye de Landévennec, il se serait retiré, après de longues pérégrinations outre-Manche, sur l'île de Groix avec plusieurs moines, puis à l'embouchure du Blavet, sur la paroisse de Caudan, où il mourut.

dent de Robien. Pour les Léonards, l'attribution était faite par le notaire parisien du marquis de Kergroadès. La somme de 28 500 livres leur est restituée, permettant au début du xviii^e siècle l'entretien dans le seul collège de Léon d'une vingtaine d'étudiants par an. Mais les effectifs furent de plus en plus réduits et, en 1763, les deux collèges bretons furent intégrés dans celui de Clermont qui devint Louis-le-Grand, mais les deux fondations furent respectées. En 1789, celles de Doniou et de Coatmohan finançaient vingt bourses de 126 livres chacune, souvent pour des étudiants issus des grandes familles parlementaires bretonnes.

Léon et Quimper et un nombre considérable de gradués (spécialement de la Faculté de décret de Paris). De véritables générations de maîtres de l'université apparaissent. Ces universitaires bretons de très haut niveau jouèrent un grand rôle lors du Grand Schisme qui déchira la Chrétienté. Ainsi, en mai 1379, Jean de Guisriff, Jean de Keroulay, Jean de Kerloret et Hervé Costiou approuvèrent la Déclaration des universitaires parisiens faite en faveur de Clément VII. En février 1394, Kerengar, Kergourant, Keroulay, Guillot, Roeder et Sulven

participèrent à une assemblée générale de l'université réunie pour conseiller le roi de France sur les meilleurs moyens pour réussir l'union dans l'Église. Beaucoup étaient riches ou très aisés : Jean de Guisriff a été le médecin de la duchesse de Bretagne, puis du roi Charles V ; Jean de Kerloret et Hervé Pouchart ont été clercs ou conseillers du roi ; Jean de Keroulay était bien pourvu en bénéfices ecclésiastiques, prévôt de Saint-Aubin de Guérande, doyen de Saint-Malo, chanoine d'Angers et de Paris. À leur mort, ils donnèrent beaucoup à la confrérie de Saint-Yves : Jean de Keroulay, le 5 décembre 1395, lui légua tous ses biens meubles et immeubles pour financer les études des étudiants pauvres.

Les maîtres et écoliers des diocèses bretons étaient donc très nombreux à l'université de Paris. Dans un document de 1403, on peut en dénombrer 228 se rattachant à la province de Touraine, une des cinq divisions qui constituaient la nation dite de France, soit plus de 20 % de l'effectif de la nation de France, la plus nombreuse de l'université. Cent vingt-quatre d'entre eux, soit la majorité, étaient originaires des trois diocèses de Léon, Quimper-Cornouaille et Tréguier, qui avaient donné justement des collèges à Paris.

Ces universitaires bretons de très haut niveau jouèrent un grand rôle lors du Grand Schisme qui déchira la Chrétienté.

sont parvenus y révèlent la présence écrasante des Bretons, particulièrement des trois diocèses du nord et de l'ouest de la Bretagne (Tréguier, Léon et Quimper) et un nombre considérable de gradués (spécialement de la Faculté de décret de Paris). De véritables générations de maîtres de l'université apparaissent. Ces universitaires bretons de très haut niveau jouèrent un grand rôle lors du Grand Schisme qui déchira la Chrétienté. Ainsi, en mai 1379, Jean de Guiscriff, Jean de Keroulay, Jean de Kerloret et Hervé Costiou approuvèrent la Déclaration des universitaires parisiens faite en faveur de Clément VII. En février 1394, Kerengar, Kergourant, Keroulay, Guillot, Roeder et Sulven participèrent à une assemblée générale de l'université réunie pour conseiller le roi de France sur les meilleurs moyens pour réussir l'union dans l'Église. Beaucoup étaient riches ou très aisés : Jean de Guiscriff a été le médecin de la duchesse de Bretagne, puis du roi Charles V ; Jean de

Kerloret et Hervé Pouchart ont été clercs ou conseillers du roi ; Jean de Keroulay était bien pourvu en bénéfices ecclésiastiques, prévôt de Saint-Aubin de Guérande, doyen de Saint-Malo, chanoine d'Angers et de Paris. À leur mort, ils donnèrent beaucoup à la confrérie de Saint-Yves : Jean de Keroulay, le 5 décembre 1395, lui légua tous ses biens meubles et immeubles pour financer les études des étudiants pauvres.

Les maîtres et écoliers des diocèses bretons étaient donc très nombreux à l'université de Paris. Dans un document de 1403, on peut en dénombrer 228 se rattachant à la province de Touraine, une des cinq divisions qui constituaient la nation dite de France, soit plus de 20 % de l'effectif de la nation de France, la plus nombreuse de l'université. Cent vingt-quatre d'entre eux, soit la majorité, étaient originaires des trois diocèses de Léon, Quimper-Cornouaille et Tréguier, qui avaient donné justement des collègues à Paris.

Évrard de Trémagon, autre conseiller du roi de France

Évrard de Trémagon fut un juriste breton. Il obtint sa licence en droit en 1367 à la prestigieuse université italienne de Bologne. Deux ans plus tard, ce Léonard devint professeur à la Faculté de décret de Paris, où il écrit les Trois leçons sur les décrétales (1371-1373). En octobre 1373, il était le conseiller du roi Charles V et fut nommé l'année suivante maître des requêtes de l'Hôtel du roi en 1374. En octobre 1382, il obtenait d'être évêque de Dol, le plus riche diocèse de Bretagne. Le 16 mars de l'année suivante, il osa interrompre le dîner du roi au Louvre en voyant l'écuyer du roi, Guillaume de Chamborant, l'accusant d'avoir assassiné son frère, Yves de Trémagon, homme d'armes de Du Guesclin. Mais lors des procès, point d'Évrard. Le Parlement de Paris finit par le condamner en 1384 à indemniser Guillaume de Chamborant. Évrard de Trémagon mourut deux ans plus tard.

LES IMPRIMEURS BRETONS DE PARIS

Tous les étudiants bretons pouvaient compter sur les imprimeurs et libraires bretons, très importants à Paris au XVI^e siècle.

Plusieurs noms apparaissent. Yvon Quilleveré travaillait à Paris depuis 1498 rue de la Bûcherie à l'enseigne de la Croix noire. Ses livres portent une marque bien bretonne, saint Pol l'Aurélien et saint Yves à l'ombre d'un laurier, et sur le tronc un écusson portant les initiales Y.Q. séparées par une hermine. Guillaume Anabat, né à Morlaix, exerça à Paris entre 1505 et 1510, rue Saint-Jean-de-Beauvais, près des écoles de décrets. Sa librairie aurait servi de dépôt au collège de Calvi, dit aussi Petite Sorbonne, fondé par le Breton Geoffroy Le Moal. Il aurait commencé à imprimer dès 1495. Jean de Kerbriant, alias

Huguelin, exerça entre 1516 et 1550 dans la maison du Gril sise en la rue Saint-Jacques. Il imprima pour une clientèle de la province et de l'étranger surtout des livres liturgiques. Prigent Calvarin, léonard – sans doute de la région de Ploudalmézeau –, travailla à Paris entre 1518 et 1559. Il débuta sa carrière rue du Mont-Saint-Hilaire. Marié à la veuve de son ancien maître, il possédait des propriétés à Suresnes, Rueil, Nanterre ou Louveciennes. En 1551, il maria son fils à la fille d'un autre libraire et exerça rue Saint-Jean-de-Beauvais. Un autre Léonard, Alain Lotrian, s'installa rue Neuve-Notre-Dame. Sa marque montre encore son origine : deux saints, Yves et Alain. Prigent Godec, lui aussi léonard, exerçait rue Montorgueil. On dispose encore d'une de ses impressions de 1573.

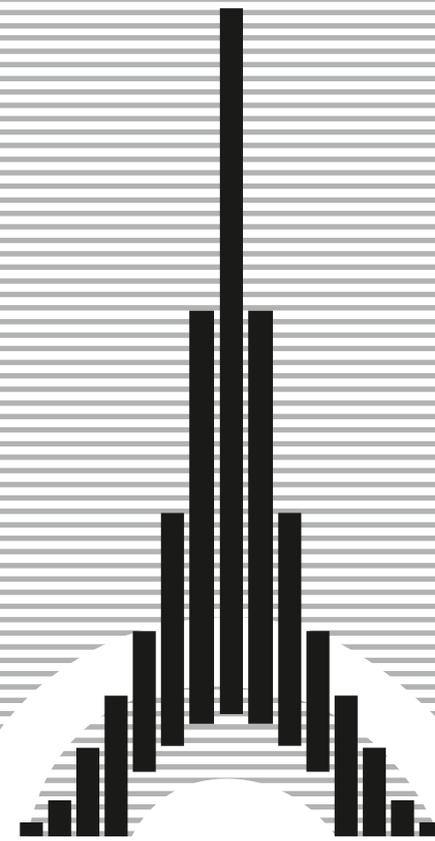
Ainsi, les Bretons donnèrent à l'université de Paris non seulement les structures, collèges, chapelles, confréries, saints qui lui étaient nécessaires pour dominer le royaume, mais encore la matière grise, soit les moyens de dépasser l'autorité du pape mais aussi du roi. Beaucoup d'entre eux atteignirent l'excellence universitaire et peuplèrent les plus hautes instances des pouvoirs, Conseil du roi et surtout Parlement de Paris, là où le véritable pouvoir s'exerçait, même aux dépens de l'autorité du duc de Bretagne, même au détriment de leurs propres intérêts car lorsque le roi de France devint duc de Bretagne à partir du milieu du XVI^e siècle, les Bretons paraissent y avoir eu moins d'importance, peut-être se replièrent-ils sur la Bretagne. Il est vrai que les accords

entre le roi et les États de Bretagne firent que seuls des Bretons pouvaient obtenir bénéfices civils, militaires et religieux en Bretagne.

De Geoffroy à Anne de Bretagne, les ducs de Bretagne à Paris

De Geoffroy I^{er} à Pierre de Dreux

Si des rois de Bretagne sont venus à Paris, la présence des ducs de Bretagne peut y être qualifiée de continue. On peut débiter avec certitude avec le duc Geoffroy I^{er}. Ce duc de la maison de Rennes partit en pèlerinage à Rome. Il s'arrêta à Paris pour rencontrer le roi Robert le Pieux, mais aussi



**Le temps des
grandes migrations**